

Contribution à La Cinquième Saison – Troisième numéro

Rubrique « *Le personnage que j'aurais aimé créer* »

Adrien Gygax – 6'800 signes

« *Le jour où les romands liront de la grande littérature* »

Ah quel bonheur! Quel bonheur, d'abord, ce rappel venu de la Cinquième Saison que ce sont bien les auteurs qui créent leurs personnages, et non l'inverse. Pour ceux qui, comme moi, ont été autorisés à guigner derrière les battants couineurs du petit monde littéraire, c'est une profonde réassurance. À force d'être bercé par de bizarres bavardages qui vont de « *mes personnages sont plus forts que moi* » à « *mes personnages me manquent affreusement* », un doute sournois s'était fauilé en moi. Mais la Cinquième Saison est passée par là. Bavardages, donc, et sans grand intérêt. Les personnages sont bien les enfants de leurs créateurs, un point c'est tout. Alors me demander celui que j'aurais aimé créer, c'est surtout rêvasser à l'auteur que j'aurais aimé être.

Ah, rêver, quel bonheur! Je souhaiterais, je voudrais, j'aimerais... être lu! Beaucoup! Être en tête des ventes! Être traduit dans dix-huit langues! Être audacieux, précurseur! Et avoir de grandes idées! ... Mais la place est prise, et bien prise. Elle l'est toute entière, c'est foutu. Et c'est une femme qui m'a devancé, une contemporaine, un génie. Elle est celle qui a tout à fait saisi le *Zeitgeist*. Et même plus, je crois qu'elle est la plus parfaite incarnation du *Volksgeist*, miracle autrement plus prodigieux! Ah ça oui! J'ai la profonde conviction que son travail est sur le point de tous nous condamner à la morte-saison. C'est qu'elle est trop brillante, elle vient d'accoucher de l'*oeuvre totale* du vingt-et-unième siècle.

Et quel bonheur! Quel bonheur de la lire! Deux bouquins, comme deux testaments, deux dimensions dans lesquelles les plus tendres finesses de l'esprit humain sont enveloppées. Et le tout dans un style ahurissant de poésie et de délicatesse, rebondi d'anglicismes exquis et de formules subtilement empruntées aux bafouillis populaires. Mais le plus étonnant se situe bien dans l'incroyable pari de l'auteur, réelle révolution littéraire, qui tient en une idée follement ingénieuse: marier la forme romanesque avec le très en vogue *développement personnel*. Tourner les pages de ce « roman », tel qu'il est indiqué sur la couverture, et, en même temps, comme dirait l'autre, en apprendre davantage sur soi: voilà l'incroyable innovation de Raphaëlle Giordano. Pas étonnant d'ailleurs qu'elle se présente comme une « spécialiste en créativité »; elle vient de réinventer la littérature. Et je pèse mes mots.

Et quels personnages! Quel bonheur! Car au coeur de cette oeuvre majeure caracolent deux femmes légendaires, Camille et Romane. Voilà ces deux merveilles! Ces deux prodiges dont j'avoue rêver la paternité! Ah les sublimes arlequins! Les fabuleuses paraboles! Camille est *routinologue*, Romane est experte en *burnerie*. C'est aussi cela, la finesse de l'auteur: le néologisme. Quand les mots n'existent pas, Raphaëlle Giordano est

capable de les inventer, et toujours avec une grande subtilité. Elle n'est jamais lourde, ni bécasse, non plus convenue. Camille puis Romane nous prennent par la main, petits et grands, et il devient vite impossible de leur résister. De conseils incisifs en exercices stupéfiants, elles redessinent les contours d'une existence saine et heureuse. Elles sont les nouveaux Jésus!

Mais quel bonheur! Cheminer dans le sillon de ces deux créatures est comme une deuxième naissance, une cinquième saison! Pour leur force de caractère, d'abord, femmes debout dans un monde qui trop souvent les veut vacillantes. Pour leurs parcours qui forcent le respect, ensuite, mères monadiques qui tiennent bon dans l'enfer du libéralisme. Mais surtout pour leur discours, leur vision du monde si franchement subtile et positive, et si pertinente. Jugeons plutôt comment Romane décrit les comportements *burnés* :

« Un patron sans arrêt sur votre dos pour vous mettre la pression, un conjoint qui a le dénigrement facile (mais ce n'est pas méchant, c'est vous qui êtes trop susceptible...), une bonne copine qui, en société, accapare toujours l'attention et avec qui vous ne pouvez pas en placer une. »

Ah quel bonheur de lire ça. Qu'un écrivain mette des mots sur ce que le lecteur ressent, qu'il allume les étoiles dans le ciel des idées, voilà le miracle de la littérature! Enfin! Mais le personnage de Romane va même plus loin et identifie, d'une façon remarquablement visionnaire, et avec toute la délicatesse sur terre, la source des maux de notre époque: *« La burnerie est un concept très masculin en soi. D'ailleurs, même si aujourd'hui ce phénomène touche aussi des femmes, c'est vous, messieurs, qui restez les plus concernés »*. Burnerie sournoise et phallique que Romane a la sagacité de déchiffrer jusque dans les tréfonds les plus insondables: tour Eiffel et obélisque de la Concorde. Comment ne pas crier au génie? Voilà qui a achevé de me convaincre de la profondeur du personnage, dont le discours perspicace est entré en pleine et entière résonance avec mon être intime. Je me suis rêvé femelle, et enfin heureux aux côtés de Romane, patrouillant les chemins de la *pensée positive*.

Romane et Camille sont, au même titre que Madame Bovary, le Petit Prince, Bardamu ou encore Meursault, de réels analogons, des totems capables de guider le cheminement de milliers de vagabonds. Pour moi, elles sont encore davantage, elles sont le pont céleste entre la pensée américaine et la tradition européenne, le maillon manquant pour obtenir une vraie littérature mondiale! Un génie littéraire d'envergure planétaire! Une seule voix pour nous sauver tous! Nous gouverner tous! Leur intelligence et leur succès (deux millions d'exemplaires vendus) me procurent la même jubilation que de voir François Busnel, porte-voix des Lettres francophones, accoucher d'une revue nommée « America ». Quel bonheur!

Finalement, je souhaite à chaque saisonnier une rencontre aussi puissante avec un personnage romanesque. Nous avons besoin de modèles afin de vivre mieux, comme l'explique l'ingénue Camille, qui se prend, au chapitre dix-huit, pour Catherine Deneuve puis Steve Jobs, ses modèles. Nous avons tous cet urgent besoin de repenser nos vies, d'évoluer, pour devenir meilleurs. *Et si on décidait d'être heureux?* Alors voilà, j'aurais aimé

créer Camille et Romane, j'aurais aimé me réserver cette ingéniosité. Mais non... Alors je me contente, bon an mal an, de marcher dans leurs empreintes, acharné dans mes tentatives de pratiquer la *pensée positive*. Car, et voici le plus important, même lorsque je suis tout à fait affligé et que mon âme se courbe de tristesse devant un spectacle trop ahurissant de bêtise, je m'efforce de le dire avec des mots positifs. Et quel bonheur!

Entrez dans la peau de Camille (...) et votre existence commencera à se transformer..